

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 21 (1883)
Heft: 47

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187911>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
SUISSE : un an 4 fr. 50
six mois 2 fr. 50
ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES :
La ligne ou son espace, 15 c.
Pour l'étranger, 20 cent.

Comment il fut bellement arcquebusé en un tirage confédéral.

... Lors ce fut un festoyement à tour de bras en ces païs; oncques ne vis gents plus joyeux, pour ce que ce estoit la feste des arcquebusiers et autres ribaulds, gents adraits, lesquels, ayant pris leur mire, fesoient communément mousches et quartons, saoulards un petit après besoigne faict.

Avecque eux, moult discoureurs, grands blagueurs devant l'esternel, qui mieux bevoient un canon de vinage que tiroient balles d'arcquebuses et boullets de fauconneaux, pour ce que haranguer est un mal endémique en ce lieu, et parlotter plaige publique.

Iceulx discouroient sans saliver, en un lieu lequel est dict quantine. Et adjuroient les gents qu'ils mourussent pour les aultres et promettoient occir les ennemis et les assommer comme bestes.

Ce fesant moult se rigoloient, fesant grand'chère, et chocquoient les voirres et heumoient en abundance.

Ce pendant les arcquebusiers dans le tirage feoient grand bruit, et ce furent pétarades, vous eustes estés esbahis. (Je pense que ce fust image de nostre vie: oncques ne furent les mesmes gents dispos pour travailler et tenir le cracheoir. Au demeurant sont manger et haranguer tous deux travail de maschoire).

Lors vous scavez qu'il estoit deffendu, en arcquebusant, qu'on se soustint en une façon que ce fust, et deboit chaqu'un tirer à bras franschement, comme gents honnests et loyaux.

Tost, le grand chief estant en la dicte quantine (comme a dict le poëte: « il mangeoit du formaige et bevoit du Lavaux »), advint un homme d'armes disant :

— Ha, mon maistre, ce est un arcquebusier lequel a soustenu son arcquebuse, et se bat les œils de vostre deffense.

— Par ma soif, dist le chief. Dictes-luy de tirer franschement !

Et de rechef advint un homme lequel on nomme six-barre, et se escria :

— Par Dieu, seigneur, le traistre va continuant comme si de rien n'estoit.

— Ha, dist le grand chief, (il finit son formaige ayant beu son Lavaux) je vas le veoir et pronuncer ma sentence.

Adonc estant venu, le chief pensa s'esvanouir à

ceste vue, et un moment demoura en ecstase furibunde.....

Que cuidez-vous que ce fust, mes bonnes gents ? Escoutez. Une espouse d'arcquebusier, belle gouge et de bonne trogne, laquelle ayant tant bien profité de nourriture et beuverie, estoit advenue moult advantagée, et mesmement advancée en opinions. Et quand se print à arcquebuser (ce ne sont fariboles) se soustenoit comme par un chevallet naturellement, et ce ne fut, je vous asseure, un soutien par artifice.

Touts les ribaulds s'esclaffoient de rire, disant :
— Maistre, faictes en aultant.

Lors fut le chief grandement contristé, et dist, seccouant sa teste avecque mélancholie :

— Las ! Ce est un signe d'en-hault. La loy n'est point pour icelles femmes. Nous cuidons estre maistres céans, et ne le sommes point. Tant bien que nous boirons du Lavaux, oncques ne pourrons faire semblable prouesse comme faict ceste ribaulde.

Dictes, bonnes gents, avoit-il pas raison ?

E.

— — — — —
Lausanne, 20 novembre 1883.

Monsieur le Rédacteur,

L'annonce d'une représentation de *l'Aventurière*, par M^{me} Favart, de la Comédie-Française, fut pour moi une bonne fortune; aussi m'empressai-je de m'y rendre, persuadé d'y goûter de vraies jouissances artistiques. Mais j'eus malheureusement pour voisin un homme des plus désagréables qui me mit sur les dents durant toute la soirée et m'enleva tout le plaisir que je m'étais promis.

Coïncidence vraiment étonnante, le lendemain même de mes déboires, les lignes suivantes, tirées d'un journal français, me tombèrent sous les yeux. Elles peignent si bien les angoisses par lesquelles j'ai passé, que je ne puis m'empêcher de vous les communiquer. Puissent-elles mettre en garde les amateurs de théâtre contre de tels personnages :

Le spectateur qui ne se gène pas.

Le « spectateur qui ne se gène pas » s'empare, tout d'abord, avec une désinvolture digne d'un meilleur emploi, des deux bras ou plutôt des quatre bras de son fauteuil et des fauteuils voisins, interdisant ainsi aux titulaires de ceux-ci l'usage de ces membres inconscients; puis il commence la série de ses importunités.

Il vous emprunte votre programme pour voir le nom d'un artiste, puis vous le rend pour vous le redemander une minute après, et ainsi de suite pendant toute la soirée.

Au moment où vous vous apprêtez à détailler, à l'aide de votre lorgnette, les charmes physiques d'une actrice qui entre en scène :

— Pardon, monsieur, vous dit-il, seriez-vous assez bon pour me prêter vos jumelles, une petite minute.

On n'ose refuser, et notre homme braque avidement la lorgnette sur la demoiselle, se carre dans son fauteuil, et augmente vos regrets, en disant :

— Sapristi ! la belle fille !

Enfin, il vous rend votre bien... Vous allez donc pouvoir juger vous-même.

Ah ! bien oui ! la jeune personne quitte la scène... et vous n'avez rien vu !

Quelquefois, au moment où le gèneur détient votre lorgnette, un monsieur, placé derrière lui la lui emprunte, l'en croyant propriétaire ; il la lui abandonne avec une aisance parfaite, en lui disant : « Comment donc ! mais à votre disposition ! »

Vous la voyez alors parfois passer de main en main dans votre rang de fauteuils, jusqu'à ce qu'elle revienne à votre voisin, auquel on adresse mille petits sourires de remerciements — qui vous sont bien dus !

Quand votre ennemi vous rend vos verres, retour de leur voyage à travers les fauteuils, il vous dit généralement avec un incroyable aplomb : « Moi, je ne prends jamais de ces machines-là, c'est trop embarrassant ! »

Si « le monsieur qui ne se gène pas » sort pendant les entr'actes, il prie aussi son voisin de veiller sur son pardessus qu'il confie à sa garde, et lui recommande de ne laisser prendre sa place par personne.

S'il reste assis pendant l'entracte, il remue les genoux, sur le rythme classique des « lampions », et donne ainsi à tout le rang des fauteuils un petit mouvement régulier rappelant assez exactement le roulis et vous procurant les sensations désagréables du mal de mer.

N'est-ce pas, monsieur le Rédacteur, que c'est agréable ; essayez-en plutôt et vous m'en direz des nouvelles.

(*Un abonné.*)

On peindu.

Le charron dè V..... avai onna fenna que lài fasai vairè lè z'étailès avoué sa leinga dè serpeint ; et coumeint n'avai pas onna platierna po poai rivallisai avoué la tapetta dè clia pernetta, sè décida on dzo dè lài repondre avoué on part de revire-mairons, et la taupâ bin adrâi.

La fenna, furieusa, sè dese : ah ! te mè vao fiairè, bregand que t'és ! eh bin atteinds !

Et la malheureusa, po sè veindzi, s'ein allâ ein vela po soi-disant férè dâi coumechons ; mâ c'étai po atsetâ dè l'arseni po eimpouésenâ se n'hommo.

Quand l'apotiquière lài démandâ cein que l'ein volliavè férè, la fenna, que ne savai pas trâo què derè, vegne tota rodze et lài borbottâ que l'étai po eimpouésenâ lè coitrons.

L'apotiquière que savai que lo charron fasai crouio ménadzo avoué sa fenna sè démaufiâ et dese à la fenna dè repassâ dein 'na demi-hâora, po que l'aussè lo temps dè préparâ l'afférè.

Tandi cé temps l'écrise on mot dè beliet ào charron po lo préveni dè cein que sè passavè, et lài marquâ dè ne férè seimblant dè rein et dè pi medzi tot cein que sa fenna lài porrâi bailli, que n'avaï rein à risquâ. L'einvouïè cé beliet ào charron pè son comi, après quiet sè met à pelâ onna livra dè sucre.

Quand la fenna revint po queri se n'arseni, l'apotiquière lài baillè lo sucre ein lài recoumandeint dè férè atteinchon, vu que cein étai dandzerâo. La fenna, tota conteinta s'ein va ein sè peinsent : atteinds, vilhie tsaravouta ! t'as bintout te n'afférè !

Lo leindéman matin, le préparè la soupa et lài met lo soi-disant arseni que l'avai atsetâ et le va criâ lo charron po dédjonnâ. Lo charron, que savai tot, medzâ sein renasquâ et fe à sa fenna :

— N'ein vao-tou rein ?

— Na, grand maci, ne su pas tant bin stu matin ; mè su fé 'na gotta dè café.

— T'as too de n'ein pas medzi, kâ l'est rudo bouna. Y'ein vu preindre onco on n'assiétâ.

La fenna ne reponde rein ; mâ la sorcière peinsavè tant mé.

Quand lo charron eut medzi la soupa, retorna à sa boutequa et on momeint après, la fenna allâ vairè à catson cein que dévegnâi. Lo charron, que l'apéçut, sè mette on pou à plieindrè et à sè cranpounâ à se n'établi.

La fenna sè peinsavè : cein va bin.

Lo charron fe état d'être adé pe mau, et dè sè lameintâ ein crieint sa fenna : Henriette !... Heinriette !... se tasai... vins vito... ah ! mon Diu !... ah !... oh !... su fotu ! et s'étai lè quattro fai ein l'ai su on moué dè ribibès, ein faseint : su moo !

Quand la fenna lo ve étai, l'eintrâ dein la boutequa ein deseint : stu iadzo te l'as te n'afférè ! et po ne pas qu'on poussé l'aqchenâ dè l'avai eimpouésenâ, le lài passé onna corda pè lo cou, et po férè eincrairè que s'étai peindu, le montè su l'établi, einfat le bet dè la corda à n'on perte que y'avai ao plafond, lo fâ teni avoué on bocon dè bou, et tracè amont po teri cè bet dè corda, po ganguelhi se n'hommo. Ma tandi que le remontavè, lo charron doutè la corda dè son cou, et attatsè lo banc d'âno avoué, et quand la fenna terà la corda, l'est lo banc d'âno qu'étai ào bet.

La crouïe fenna que crayai se n'hommo bin ganguelhi, sè frottâ lè ge avoué on ougnon et s'ein allâ ein sè lameinteint et ein sicilieint, criâ lo syndiquo et l'assesseu. — « Eh ! te possiblio ! se le fasai, mon pourro hommo s'est peindu ; veni vito, kâ n'es pas lo coradzo dè lo dépeindrè. Oh ! que vé-yo déveni, ora que cè pourro Djan est moo ! » Enfin lè sè désolâvè tant que lè dzeins eint aviont pedi.

L'assesseu, lo syndiquo et tot pliein d'autrèz dzeins vignont po vairè cé pourro charron, et po lo dépeindrè, mâ ein arreveint dein la boutequa, que trâovont-te ? Lo charron que rabottâve dâi lans ein sublieint la tsanson dè Cadrusselle, et découte li lo banc d'âno que sè balancivè pè lo plafond.